

La cristallisation d'une représentation de l'Espagne chez Albert Camus Algérie 1936-1939

Christiane Chaulet Achour, Université de Cergy-Pontoise, CRTF

« Oui, vraiment, pourquoi l'Espagne ? Parce qu'avec beaucoup d'autres, vous avez perdu la mémoire »¹

« Allô, Allô, Ici Radio-Barcelone [...] La Révolution a été entièrement écrasée. La troupe s'est rendue maîtresse des Asturies », nous informe-t-on.

A la fin de la pièce, une des voix se souvient :

« Et quand je suis descendu, j'ai vu les figures noires et l'injustice. Alors j'ai pensé à ma neige et à ce cri qu'elle jette quand on l'enfoncé sous le pied ».²

C'est entre référentialité et symbolique que s'équilibrent les traces de la présence de l'Espagne républicaine dans les écritures de Camus³ durant cette période qui inclut la création collective théâtrale, *Révolte dans les Asturies*⁴, « prise de position militante, mais aussi engagement dans un combat pour la liberté, qui ne cessera jamais » selon les termes d'Emile Temime⁵ ; « premier rassemblement de factions disparates (qui) annonça la formation du Front populaire de 1936 », écrivent, pour leur part, Jacqueline Lévi-Valensi et Raymond Gay-Crosier. Ces traces, je souhaiterais les mettre en parallèle ou en synergie avec l'expérience concrète du retour des « brigadiers » et l'exil de Républicains espagnols en Algérie, après la défaite de la République pour approcher la représentation de l'Espagne dans la pensée d'Albert Camus.

Contextes

Les dates de la guerre d'Espagne sont bien connues, du 18 juillet 1936 au 1^{er} avril 1939, et ce sont elles, prolongées jusqu'à la fin de l'année 1939 que nous suivrons, dans cette contribution, en ce qui concerne Camus.

La biographie qu'Alain Vircondelet lui a consacrée inscrit dans plusieurs de ses énoncés cette présence essentielle de l'Espagne républicaine. Après avoir souligné, comme tant d'autres critiques, l'activité intense qui caractérise la vie du jeune écrivain entre 1934 et 1939, il écrit :

« Jusqu'alors peu engagé dans le débat militant, préoccupé par Simone et son avenir, harcelé par le désir d'écrire, et sûrement aussi distancié de la politique par cette proximité de la mort que sa maladie fait peser sur lui, mais aussi talonné par son maître Grenier et par l'engagement de ses amis, Fréminville et Namia, et enfin

¹ - Albert Camus, « Pourquoi l'Espagne ? » Réponse à Gabriel Marcel, *Combat*, décembre 1948, Tome II, p.485.

² - *Révolte dans les Asturies*, La nouvelle Pléiade, Tome I, p.24-25 et p.27. Cf. les précisions concernant la part de chacun des rédacteurs et l'« animateur incontesté » qu'en fut Camus, p.1207- 1209 de la nouvelle Pléiade, T.I.

³ - Déjà largement exposés par J. Lévi-Valensi et A. Abbou.

⁴ - « L'Espagne et le théâtre au fronton d'une œuvre : *Révolte dans les Asturies* (1936). Mise au point pour l'Histoire littéraire », in *Albert Camus et l'Espagne*, Edisud, « Les écritures du Sud » (Rencontres de Lourmarin 2004), 2005, p.59 à 66.

⁵ - Emile Temime, « Pourquoi l'Espagne ? L'engagement des intellectuels français de 1936 à 1940 » dans *Albert Camus et l'Espagne*, op. cit., p. 73.

par son écrivain spontanément préféré André Gide qui alors n'hésite pas à soutenir la politique antifasciste et pacifiste de l'Internationale communiste, Camus est prêt à se lancer dans l'action ».⁶

Le biographe affirme quelques pages plus loin :

« Le putsch franquiste en juillet 1936 réveille en lui toute son ardeur espagnole. Camus [...] estime que l'Espagne, dans son âme, dans sa vérité profonde, est atteinte et violée par la guerre civile ».⁷

Cet « ordre » fasciste qui s'installe en Espagne est l'annonce d'un mouvement de plus grande ampleur.⁸ Emile Temime, dessinant une mise en contexte du rapport des intellectuels français à l'Espagne, note leur méconnaissance de ce pays et en donne quelques explications. Il distingue néanmoins le groupe autour de Charlot, à Alger :

« Il faut sans doute faire une place à part au petit groupe, d'écrivains et d'artistes, qui s'est formé en Afrique du Nord juste avant la Seconde Guerre mondiale. Les rapports entre l'Algérie et la péninsule ibérique sont trop anciens et trop étroits pour ne pas laisser de traces. Camus, bien sûr, mais aussi Emmanuel Roblès, sont marqués par leurs racines. Le voyage que Camus effectue aux Baléares en 1935 (donc avant la guerre civile) n'est-il pas, dans une certaine mesure, « un pèlerinage aux sources » ? L'admiration qu'il professe pour l'œuvre de Federico Garcia Lorca tient en partie à cette fidélité à ses origines espagnoles, mais il est vrai qu'elle est largement partagée par d'autres auteurs, comme Jean Amrouche ou Armand Guibert. Dans le monde universitaire, deux des plus grands noms de l'hispanisme français (Marcel Bataillon et Fernand Braudel) passent par Alger dans l'entre-deux-guerres. Ce n'est assurément pas un hasard. Et cet intérêt pour l'Espagne est incontestablement une originalité "algérienne" ».⁹

L'intérêt souvent passionné que les intellectuels français vont porter à l'Espagne, au moment de la guerre civile, est donc un phénomène nouveau, en France, et explique que peu d'entre eux s'engagent dans les Brigades internationales. Il y a alors convergences avec les positions plus anciennes du groupe d'Alger :

« Jamais Camus et ses amis (Gabriel Audisio, Emmanuel Roblès et d'autres encore du groupe d'Alger) n'abandonneront leur engagement pour l'Espagne alors même qu'ils s'éloignent irrémédiablement du communisme. Ils font preuve d'une fidélité à un idéal de liberté et de justice, à des certitudes durables qu'il convient de souligner dès maintenant, car ils dépassent les opportunités politiques, les ambiguïtés et les contradictions du moment ».¹⁰

Camus entre 1936 et 1939 : la liberté vaut d'être défendue

Entre 1936 et 1939, Albert Camus a entre 23 et 26 ans : sa vie est prise dans une histoire complexe, riche et tourmentée, même si, d'Algérie, certains événements peuvent apparaître plus distants ; ce qui est relatif dans son cas puisque, comme l'écrit A. Vircondelet l'Espagne est en lui « comme une écharde » d'autant qu'il ne peut s'y engager physiquement

⁶ - Alain Vircondelet, *Albert Camus – Vérité et légendes*, éd. du Chêne et Hachette livre, 1998, p. 73.

« Amie privilégiée, il me donne à lire – parfois me lit lui-même – des pages du roman qu'il est en train de terminer (*La Mort heureuse*) et aussi des textes achevés qui composeront *Noces* en 1939. Il me parle, déjà, de Caligula... et de l'Espagne, et parfois, de lui-même. Nous faisons de longues promenades, souvent nocturnes, sur les hauteurs de la ville, qu'il trouve « la plus belle du monde », écrit Blanche Balain en 1992. *Repères, Impressions marocaines avec trois lettres d'Albert Camus Alger 1938*, éd. de L'Encrier et l'Anneau du pain, 1992, p.13.

⁷ - A. Vircondelet, op. cit., p.83.

⁸ - Dès 1935, Camus a milité au Comité Amsterdam-Pleyel contre le fascisme.

⁹ - E. Temime, « Pourquoi l'Espagne ? L'engagement des intellectuels français de 1936 à 1940 », art. cit., p. 69.

¹⁰ - E. Temime, « Pourquoi l'Espagne ? L'engagement des intellectuels français de 1936 à 1940 », art. cit., p. 73.

à cause de la tuberculose : « Il vivra cette défection comme une frustration intolérable et une souffrance intérieure. »¹¹ Le jeune homme va marquer son engagement autrement.

J. Lévi-Valensi a montré¹² que les années 35-36 sont une véritable entrée dans une vie d'engagements : « Lui et ses amis, Max-Pol Fouchet, René-Jean Clot, Claude de Fréminville, Edmond Charlot, pour ne citer que les plus connus, sont à l'âge des réalisations. »¹³ Ils sortent des activités un peu artisanales pour trouver les voies et les moyens d'être acteurs de la vie culturelle à partir d'Alger mais à l'écoute de Paris. Mais, à ces dates, surtout après la déclaration de guerre, être à Alger, est une chance pour la création.¹⁴

Entre 1936 à 1939, sur le plan de la création littéraire, c'est Révolte dans les Asturies en avril 1936, nous l'avons noté. Chez Charlot, à Alger, c'est en mai 1937, *L'Envers et l'Endroit* ; en mai 1939, *Noces*. D'autres écrits ne sont pas publiés mais sont en chantier ou même achevés : *La Mort heureuse*, *Caligula*, *L'Etranger*, ainsi que des essais qui figureront dans *L'Été*. Dans *L'Envers et l'Endroit*, l'hommage à l'Espagne affleure discrètement mais sûrement dans « Amour de vivre ». Ce texte qui se nourrit de l'expérience du voyage à Palma de l'été 1935 n'a été consigné que plusieurs mois après. Evoquant un des cafés chantants où il passa une nuit, le jeune homme précise en note de son premier paragraphe : « Il y a une certaine aisance dans la joie qui définit la vraie civilisation. Et le peuple espagnol est un des rares en Europe qui soit civilisé. »¹⁵

Entre 1936 à 1939, sur le plan politique et culturel, ce sont des faits bien connus. Camus adhère au Parti Communiste, sans doute au cours de l'hiver 1935-1936¹⁶ qu'il quittera à l'automne 37. En janvier 1936, il fonde, sous l'égide du Parti Communiste, le Théâtre du Travail où il adapte *Le Temps du mépris* d'A. Malraux¹⁷ mais aussi, en décembre 1937, *Le Secret* de Ramón Sender, une œuvre espagnole de théâtre révolutionnaire¹⁸. Albert Camus est également pris dans la mouvance de lectures qui impriment en lui une certaine représentation de la Méditerranée comme symbole politico-culturel : *Inspirations méditerranéennes* de Jean Grenier, *Il y a encore des paradis* de Montherlant et *Jeunesse de la Méditerranée* de G.

¹¹ - A. Vircondelet, op. cit., p.83. Le seul témoignage que l'on aurait sur ce fait vient de Robert Namia, selon A. Abbou.

¹² - Reprise de la synthèse proposée par J. Lévi-Valensi. Cf. *Vie culturelle à Alger, 1900-1950*, rencontres de Montpellier 1987. Rééd. à Oran, éd. Dar el Ghrab, p. 100 à 110.

¹³ - J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, Gallimard, 2006, Les Cahiers de la NRF, p. 344.

¹⁴ - J. Lévi-Valensi. Cf. *Vie culturelle à Alger, 1900-1950*, op. cit., p. 108.

¹⁵ - « Amour de vivre », La nouvelle Pléiade, Tome I, p.64.

¹⁶ - Cité par J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, op. cit., p. 312 : « pour moi, le communisme c'est beaucoup plus mon camarade de cellule, ouvrier ou magasinier, que le tome III du Capital. Je préfère la vie à la doctrine ».

¹⁷ - Dont il verra en mars 1940, en projection privée, le film tiré de *L'Espoir*. Cf. A. Abbou, la nouvelle Pléiade, Tome I, p.1378

¹⁸ - En 1953, Ramón Sender publiera à Mexico, *Mosén Millán*, réédité à New-York en 1960 et dont la traduction a été publiée dans la collection Babel d'Actes Sud, en 1990 sous le titre *Requiem pour un paysan espagnol*, œuvre dont on peut imaginer combien elle aurait marqué la lecture de Camus. Hubert Nyssen, éditeur de Sender, écrit dans la préface : « Pourquoi, lisant le *Requiem pour un paysan espagnol* de Ramón Sender, est-on saisi par la même fièvre qu'à la lecture de *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman, de *L'Accompagnatrice* de Nina Berberova ou du *Fusil de chasse* de Yasushi Inoué - pour ne citer que trois de ces récits dont on sait, à peine les a-t-on découverts, qu'ils demeureront à jamais gravés dans la mémoire? [...] La réponse tient en partie au moins, je crois, dans le double jeu de l'ellipse et de l'implicite, dans l'art, infiniment périlleux, de presque tout dire en disant peu. Avec son *Requiem*, Ramón Sender fournit en tout cas une illustration parfaite. Ce qu'il donne à voir, à entendre, à comprendre là, c'est la dramaturgie de la guerre civile espagnole dans la société paysanne, alors même que cette guerre demeure pratiquement innommée - ce qui, déjà, en fait entrevoir le caractère innommable.»

Audisio. La conférence inaugurale qu'il prononce à la Maison de la Culture dont il est le secrétaire général, le 8 février 1937, « La culture indigène – La nouvelle culture méditerranéenne »¹⁹ est pétrie de ces références. Ainsi, prenant le contre-pied d'une équivalence qu'il récuse entre Méditerranée et Latinité, le jeune conférencier affirme :

« La Méditerranée qui nous entoure est au contraire un pays vivant, plein de jeux et de sourires [...] Les nationalismes apparaissent toujours dans l'histoire comme des signes de décadence [...] nous rejeterons le principe d'un nationalisme méditerranéen. [...] Ce n'est pas le goût du raisonnement et de l'abstraction que nous revendiquons dans la Méditerranée, mais c'est sa vie [...] C'est l'Espagne, sa force et son pessimisme, et non les rodomontades de Rome – les paysages écrasés de soleil et non les décors de théâtre où un dictateur se grise de sa propre voix et subjugué les foules. Ce que nous voulons, ce n'est pas le mensonge qui triompha en Ethiopie mais la vérité qu'on assassine en Espagne [...]

La partie du collectivisme ne se joue pas en Russie : elle se joue dans le bassin méditerranéen et en Espagne à l'heure qu'il est [...] Et le rôle essentiel que puissent jouer des villes comme Alger et Barcelone, c'est de servir pour leur faible part cet aspect de la culture méditerranéenne qui favorise l'homme au lieu de l'écraser.

Le rôle de l'intellectuel est difficile à notre époque. Ce n'est pas à lui qu'il appartient de modifier l'histoire. Quoiqu'on en dise, les révolutions se font d'abord et les idées viennent ensuite. »²⁰

Il crée une maison d'édition avec son ami Claude de Fréminville, les éditions Cafre qui publieront une demi-douzaine de titres.²¹

Le 10 avril 1938, il annonce dans *Oran républicain* le lancement d'une revue, *Rivages*, Revue de culture méditerranéenne, où il creuse le sillon tracé dans sa conférence de 1937 :

« De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger tout un peuple grouillant et fraternel nous donne des leçons essentielles de notre vie. Au coeur de cet être innombrable doit dormir un être plus secret puisqu'il suffit à tous. C'est cet être nourri de ciel et de mer, devant la Méditerranée fumant sous le soleil que nous visons à ressusciter, ou du moins les formes bariolées de la passion de vivre qu'il fait naître en chacun de nous [...] grâce à de nombreuses traductions, des textes vivants (espagnols, italiens, arabes), retrouveront leur jeunesse. »²²

Entre 1936 à 1939, sur le plan journalistique : c'est bien évidemment après les essais artisanaux dans *Sud* et *Alger-étudiant*, la véritable formation journalistique à *Alger républicain* et au *Soir républicain*. Il rencontre Pascal Pia en octobre 1938 et devient rédacteur à *Alger républicain* : du 6 octobre 1938 au 28 octobre 1939, ce sont 387 numéros où Camus apprend le métier de journaliste qu'il poursuit, en qualité de rédacteur en chef, au *Soir républicain* à partir de septembre 1939, le n°1 datant du 15 de ce mois. Comme l'a écrit Jean-Pierre Faure, co-fondateur d'*Alger républicain*, à André Abbou, le 20 juin 1970 :

« Nous fûmes antimunichois, laïques, républicains, partisans des musulmans à la vie politique, défenseurs de l'Espagne républicaine et du syndicalisme. »²³

Pascal Pia, pour sa part, apprécie ainsi l'arrivée de Camus au journal :

¹⁹ - La nouvelle Pléiade, Tome I, p. 565 à 572.

²⁰ - Cf. J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, op. cit., p. 345 qui commente ainsi cette conférence : « Camus y prône une Méditerranée "vivante", faite d'une "race curieuse et forte qui vit sur nos côtes", conciliable avec l'internationalisme et son "idéal social", celui des "intellectuels de gauche", et dont l'Espagne républicaine lui paraît l'exemple le plus probant ». J'ai retenu, pour ma part, les énoncés référant directement à l'Espagne.

²¹ - Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, 1996. Folio 3263, notre édition de référence, p.78-79. Le biographe rappelle que les deux amis se sentent français et espagnols.

²² - Cf. La nouvelle Pléiade, Tome 1, p.870. Cf. aussi p.1402-1403 : revue qui n'a édité que deux numéros, le premier en décembre 1938 et le second en février-mars 1939. Cf. la note d'A. Abbou. Cf. aussi J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, op. cit., p. 433.

²³ - Cf. la nouvelle Pléiade, p. 863.

« Aussi n'est-ce pas en dévot d'extrême gauche que Camus entra dans la rédaction d'*Alger républicain*. Il ne nourrissait plus d'illusions sur la moralité des organisations politiques, mais ses déceptions ne l'avaient cependant pas conduit à l'acceptation de l'ordre établi. Autant que j'ai pu en juger, ses sympathies allaient désormais aux libertaires, aux objecteurs de conscience, aux syndicalistes à la Pelloutier, bref à tous les réfractaires. Je ne pense pas qu'il ait surestimé l'influence réelle de l'anarcho-syndicalisme dans les années 30 (elle n'a eu alors d'importance qu'en Espagne, avec la F.A.I.), mais si restreinte qu'ait été cette influence, ceux qui s'efforçaient de l'étendre lui inspiraient certainement beaucoup plus de respect que les marxistes assermentés [...] Ce qu'il a écrit dans *Alger républicain* ne lui a été dicté par personne. »²⁴

Le chapitre 15 de la biographie d'O. Todd est consacré à l'appréciation de ses articles et reportages et le chapitre 16 à celle de ses contributions de critique littéraire journalistique : à propos de l'Espagne, il semble lui reprocher « une militante partialité » à l'image de celle de son journal. Dès le n°1 d'*Alger républicain*, à la droite du titre, à la une, on lit : « Et l'Espagne ? » qui renvoie aux informations des pages intérieures. Camus n'accepte pas la victoire du franquisme, sans avoir à se prononcer souvent dans des articles personnels. Il présente ainsi son travail de presse à Jean Grenier dans une lettre de fin 1938 :

« Je fais du journalisme [...] – les chiens écrasés et du reportage – quelques articles littéraires aussi. Vous savez mieux que moi combien ce métier est décevant. Mais j'y trouve cependant quelque chose : une impression de liberté. »²⁵

O. Todd souligne la recherche de ne pas donner dans la propagande pour *Alger républicain* : mais le journal échoue dans cette ligne car on y parle plus des massacres de populations civiles par l'aviation italo-allemande que des excès des Républicains passés sous silence au risque d'apparaître comme allié du P.C. Il ajoute toutefois, ce qui ne nous apparaît pas réhibitoire, bien au contraire ! : « Loyal à la République jusqu'à sa fin, *Alger républicain* la défendra comme les réfugiés, miliciens et civils, qui franchissent la frontière française. »²⁶

A. Camus est tout à fait solidaire des positions du journal où il a pris une place importante. Jacqueline Lévi-Valensi apprécie ainsi la place de sa pratique journalistique dans l'écriture²⁷ qui peut expliquer en partie pourquoi on n'a pas alors de « grands » reportages sur l'Espagne comme on les a sur l'Algérie et son régime d'injustice :

« La manière de voir du journalisme doit se traduire immédiatement par une manière de dire. De plus, la plupart des articles de Camus ont une portée polémique et politique : non seulement le *je* a affaire à **une réalité nouvelle, vécue, racontée et décrite au jour le jour**, mais il doit l'appréhender d'une manière nouvelle ; **la respecter dans ce qu'elle est et, en même temps, la voir et l'évoquer dans ce qu'elle pourrait être.** »²⁸

Concernant les articles qui, par le détour, n'oublient pas l'Espagne, nous pouvons évoquer ceux qui concernent Rozis, le maire d'Alger, qui a empêché la représentation de

²⁴ - Lettre de Pascal Pia à André Abbou, décembre 1970 dans la nouvelle Pléiade, p. 865. Il ajoute, lui aussi, p. 867 : « Camus, en raison de son état de santé, ne pouvait être soldat. »

²⁵ - O. Todd, *Albert Camus, une vie*, op. cit., p.243.

²⁶ - O. Todd, *Albert Camus, une vie*, op. cit., p.1081, note 13. Il oppose au parti-pris d'*Alger républicain* la clairvoyance de G. Orwell. Il y aurait beaucoup à dire sur cette appréciation des prises de position.

²⁷ - « Son engagement n'est donc rien moins que théorique, et tous ces actes publics, témoignant avec éclat de sa volonté et de son attitude militantes, traduisent un nouveau type de rapports avec la réalité, appréhendée de manière politique. » J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, op. cit., p. 312. Cf. les pages 310 et sq. et la note de la p.310 renvoyant à des articles précédents : « Pour tout ce qui concerne les activités culturelles et politiques de Camus, entre 1935 et 1940, je me permets de renvoyer à mes travaux : d'une part, mes articles sur « La Condition sociale en Algérie » et « L'Engagement culturel d'Albert Camus » ; d'autre part, Cahiers Albert Camus 3, *Fragments d'un combat*, 1978 », avec A. Abbou sur les articles dans *Alger Républicain* et *Soir Républicain* ; enfin « l'entrée de Camus en politique » au colloque de Nanterre en juin 1985.

²⁸ - J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, op. cit., p. 524. C'est nous qui soulignons.

Révolte dans les Asturies. Franquiste notoire, il envoie « un télégramme à Daladier pour refuser d'accueillir des réfugiés espagnols républicains. »²⁹ Il sera un des premiers à être invité par Franco.

Toutefois, pendant cette période, comme nous le savons, les articles et reportages de Camus sont surtout consacrés à l'Algérie³⁰ et parmi ses articles les onze articles sur la Kabylie du 5 au 15 juin 1939 sont remarquables et... remarquables. La préoccupation de Camus journaliste est bien de décrire et de témoigner tout à la fois de ce qu'il voit et constate et de ne pas exclure l'émotion car c'est de cette façon qu'il transmet son point de vue sur le monde. C'est sans doute ce qui explique qu'il n'y a pas alors d'articles majeurs sur l'Espagne et que ses longs reportages portent sur les affaires algériennes avec une vigueur et une nouveauté de ton et de position dans la presse de la colonie.

Lorsqu'il poursuit le travail entrepris dans *Le Soir républicain*, comme rédacteur en chef, il écrit le 28 octobre 1939 :

« Ce que nos amis cherchaient dans *Alger républicain* n'a pas disparu. Nous le maintiendrons dans *Le Soir républicain*. Tous ceux qui, parmi nous, croient que la liberté vaille encore d'être défendue doivent faire bloc autour de nous. »³¹

Les traces et les silences à propos de la République espagnole

Certains acteurs et événements marquants sont présents dès cette période ou après – quand c'est le cas, ils ont été engrangés alors – dans les écrits de Camus.

Lluís Companys i Jover est cité à la scène 1 de l'Acte III de *Révolte dans les Asturies*, il sera une référence obsédante de Camus par la suite. Car, réfugié en France après la guerre civile, il a été livré à Franco par le gouvernement de Vichy en 1940. Camus le rappellera à plusieurs reprises, en particulier dans l'éditorial de *Combat* du 7-8 janvier 1945 :

« Et si nous ne sommes pas capables d'effacer l'insupportable honte du gouvernement de Vichy, livrant Companys et bien d'autres aux fusils de la Phalange, sachons du moins nous taire et garder le plus neutre des silences. »³²

26 avril 1937, *Guernica* – S'il n'écrit pas au moment même où il n'a pas encore de statut de journaliste, Camus en fera une date de prise de conscience. En décembre 1948, dans son article-réponse à Gabriel Marcel, « Pourquoi l'Espagne ? », il écrit, à propos de *Guernica* :

« Pour la première fois, les hommes de mon âge rencontraient l'injustice triomphante dans l'histoire. Le sang de l'innocence coulait alors au milieu d'un grand bavardage pharisien qui, justement, dure encore. »³³

Les Brigades internationales. Nous avons rappelé précédemment que Robert Namia, revenu blessé d'Espagne est un ancien des Brigades internationales et collabore à *Alger républicain*.³⁴

²⁹ - O. Todd, op. cit., p.258 : une présentation précise de Rozis et des articles de Camus le concernant.

³⁰ - Le 26 avril 1937, au Cercle culturel du Plateau, il parle des « Intellectuels devant le projet Blum-Violette ». Texte dans les *Cahiers Albert Camus III*, Tome 1, p.143-144. Nouvelle Pléiade, Tome I, p. 572 et sq.

³¹ - Cf. la nouvelle Pléiade, Tome I, p.858.

³² - La nouvelle Pléiade, Tome II, p. 594.

³³ - La nouvelle Pléiade, Tome II, p.484.

³⁴ - Cf. quelques informations sur *Alger républicain* dans Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, op. cit., chapitres 14 et 15, pp. 229 à 267.

C'est le 22 octobre 1936 qu'ont été créées les Brigades internationales qui combattront aux côtés des républicains jusqu'au 15 novembre 1938. Le 19 novembre 1938 dans *Alger républicain* Albert Camus signe un article intitulé « Au pays du mufle » où il s'insurge contre un article de *La Dépêche algérienne* au moment de « l'arrivée de nos camarades des brigades internationales. »³⁵ Plein de sarcasme, l'article est cinglant vis-à-vis de l'explication donnée à leur retour :

« *La Dépêche algérienne* doit savoir que ces volontaires ont été rapatriés, non pas en vertu des accords de non-intervention, comme elle l'affirme, mais sur l'initiative du gouvernement espagnol, qui a proposé spontanément l'évacuation de tous les volontaires étrangers comme preuve de sa bonne foi. »

Deuxième mensonge que dénonce le jeune journaliste : ce n'est pas le gouvernement français qui a assuré le rapatriement « de nos camarades » mais le gouvernement républicain espagnol « jusqu'à Cerbère, et, à partir de Cerbère, les Comités d'aide à l'Espagne constitués par la solidarité ouvrière ». Le seul geste du gouvernement français fut le refoulement des trois quarts d'entre eux. Le troisième mensonge dénoncé est d'affirmer qu'il n'y a pas eu de manifestation grâce au service d'ordre. Or les familles n'étaient préoccupées que « de leurs larmes et de leur joie ». Et pour faire bon poids, *La Dépêche algérienne* n'hésite pas à proférer un quatrième mensonge, l'absence des responsables des partis d'extrême-gauche, absence que Camus récuse. Il poursuit :

« Ceci ne serait rien. On peut penser ce que l'on veut sur la guerre d'Espagne. Dans une certaine mesure, nous reconnaissons même à *La Dépêche algérienne* le droit de défendre par des mensonges une opinion qu'elle ne peut fonder sur des vérités.

Mais quand des hommes, pour une cause bonne ou mauvaise, légitime ou non, ont donné deux ans de leur vie pour la défense d'une idée qui leur était chère, ils peuvent demander qu'on fasse silence autour d'eux. Quand Monsieur B., en parlant d'eux, écrit « qu'ils n'avaient pas l'air de héros, avec leurs pauvres vêtements civils et leur modeste bagage », il écrit une chose méprisante. Ceux qui revenaient du front en 1918 ne portaient pas de hauts-de-forme. Ils les avaient laissés à ceux qui prouvaient leur vaillance à Bordeaux. »

Ajoutant le mépris aux mensonges, Monsieur B. trouve que la mesure n'est pas pleine et y ajoute la calomnie en affirmant qu'ils sont partis pour de l'argent, tombant ainsi dans la bassesse. Au nom de ces hommes, Camus exige le silence du journaliste méprisante.

L'arrivée des exilés espagnols en Algérie.

On sait que sur le nombre élevé d'Espagnols républicains qui quittent l'Espagne, peu viennent en Algérie. 400 000 ou 450.000 Espagnols passent en France au cours du mois de février 1939 ; 10 000 débarqueront en Afrique du Nord au cours du mois de mars 1939, « aux derniers moments de la guerre, quelques centaines par avion, la majorité par bateaux, paquebots, chalutiers ou barques de fortune. Ils arrivent dans les trois pays mais, pour l'Algérie, Constantine et Oran en recevront 7000, Oran en recueillant le plus grand nombre. »³⁶

³⁵ - La nouvelle Pléiade, Tome I, p. 583-584.

³⁶ - Les informations que nous utilisons sont recueillies dans le mémoire de Maîtrise, soutenu par Margot Peigné, sous la direction d'Annick Lempérière en 2004 à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, *Les Républicains espagnols exilés en Algérie (1939-1962)*, [<http://ipr.univ-paris1.fr/spip.php?article258>, consulté le 16 avril 2007] Institut Pierre Renouvin. M. Peigné précise que cette question est très peu étudiée et elle se propose de donner quelques explications de cet oubli. Elle signale que les archives concernant les exilés espagnols d'Algérie se trouvent pour la plupart au CAOM (Centre des Archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence) et au Centre des Archives contemporaines de Fontainebleau. « Les archives de la guerre civile de Salamanque offrent, à travers les archives personnelles de Carlos Esplá Rizo une documentation riche, permettant une approche particulièrement humaine de l'exil. Carlos Esplá Rizo, alicantin exilé à Mexico et membre de la *Junta de Auxilio a los Republicanos Españoles* (JARE) aux côtés de José Giral et Indalecio Prieto, entretient une

Leur arrivée s'échelonne en fait entre la fin février et la mi-mars : ils sont d'abord laissés à même les quais d'Oran dans des installations de fortune et parfois même obligés de rester sur les navires avant de pouvoir débarquer ; puis ils sont répartis, comme en Métropole, dans des camps. Les autorités françaises, en l'occurrence ici le pouvoir colonial, se méfient d'eux et de leur combat politique.³⁷ En effet, ces exilés de mars sont très politisés et, en majorité des « miliciens ». Ils appartiennent aussi à toutes les tendances du camp « républicain », PSOE, PCE, POUM, CNT et partis de la gauche centriste.³⁸ Mais ces autorités les utiliseront assez rapidement comme une main d'œuvre précieuse, en ces temps de guerre, en les affectant à de lourds chantiers. Ces exilés se sentent doublement pénalisés d'une part d'être dans cette colonie française car ils bénéficient de moins de possibilités pour le quotidien et d'autre part d'être laissés en marge des échanges qui seront mis en place avec le Mexique. L'étude d'Anne Charaudeau décrit la confusion de la situation, la mise en marge ressentie et le peu d'études sur la question.³⁹ L'organisation qui se met en place à partir du Mexique a beaucoup de mal à exercer une activité efficace en Algérie.

Le débarquement des alliés marque un tournant pour leur statut mais la libération des républicains espagnols ne sera totale qu'en 1943 : « Dès lors, la vie politique des exilés, jusqu'alors clandestine, dans les camps et dans les arrière-boutiques, s'étale au grand jour. Les exilés, sûrs de la victoire et de la chute prochaine de Franco, s'engagent aux côtés des alliés, politiquement et militairement ».⁴⁰

Un témoignage, celui de Miguel Martinez, vient confirmer ces faits :

« Le 19 mars 1939, la victoire des troupes franquistes obligea mon père à fuir l'Espagne. Il était suivi par sa compagne et ses deux fils, fait exceptionnel puisque l'immense majorité des fugitifs avaient été forcés de partir seuls, obéissant par là à des consignes syndicales ou, plus rarement, à des motivations personnelles.

J'avais alors sept ans. La guerre qui se terminait avec la défaite des anti-franquistes s'estompe pour moi sur la toile de fond de mon enfance. Je ne garde en mémoire que quelques fulgurants éclats. Par contre, j'ai vécu le long exil qui s'en est suivi, entouré, tout le temps de mon enfance et de ma prime jeunesse, de compagnons qui avaient eux aussi débarqué d'un chalutier de fortune en mars 1939 à Oran, port colonial français à l'époque. Avec le débarquement commence pour nous l'exil. La police française nous attendait sur le quai. Nous nous voyons traités, non pas comme des combattants contre des régimes fascistes, mais comme de vulgaires criminels. Nous sommes soumis à la fouille pour être répartis dans des camps de concentration, desquels certains ne devaient plus revenir. Colomb-Béchar, Boghar, Djelfa ne furent pas autre chose que des centres disciplinaires. Mon père resta six mois à Boghari, au bout desquels il fut transféré à Carnot où l'attendaient, depuis leur sortie de la prison d'Oran, sa femme et ses deux enfants. Carnot était un camp de regroupement familial qui, il faut le dire, n'avait rien de comparable avec ceux de sinistre mémoire évoqués plus haut. Mon père ayant fini par décrocher un certificat de travail chez un coiffeur d'Orléansville, on nous laissa sortir de Carnot, après un séjour forcé de plus d'un an. Fuyant le paludisme qui sévissait dans la plaine du Chélif, nous rejoignîmes dans la capitale, Alger, une pléiade de compagnons qui s'y étaient également réfugiés.

C'est à Alger que j'ai grandi. Que j'ai partagé la vie des exilés, mes aînés, en butte aux difficultés de toute sorte réservés aux étrangers, et animés par un seul espoir : celui du retour en Espagne une fois celle-ci débarrassée de Franco. Cette espèce d'obsession expliquerait à elle seule leur mise à l'écart, en tant que groupe culturel, des événements qui vont marquer l'histoire de l'Algérie. Mais il existe aussi des raisons d'ordre

correspondance régulière avec ses amis et relations exilés en Algérie ». Nous ne nous intéressons dans ce mémoire qu'à la période qui correspond à notre contribution, donc 39.

³⁷ - Rappelons que la France et le Royaume-Uni reconnaissent Franco le 27 février 1939.

³⁸ - PSOE = Parti socialiste ouvrier espagnol ; PCE = Parti communiste d'Espagne ; POUM = Parti ouvrier d'unification marxiste ; CNT = Confédération Nationale du Travail, libertaires et anarchistes ; partis de gauche centriste = *Izquierda Republicana* ou *Unión Republicana*.

³⁹ - Anne Charaudeau, « L'exil républicain espagnol : les camps de réfugiés politiques en Afrique du Nord » dans *Exils et migration – Italiens et Espagnols en France 1938-1946*, L'Harmattan, 1994, (actes du colloque de 1991)

⁴⁰ - Margot Peigné, *Les Républicains espagnols exilés en Algérie (1939-1962)*, Op. cit.

idéologique qui ont motivé l'indiscutable distanciation (des libertaires tout au moins) vis à vis d'une terre considérée par eux, jusqu'à la fin, comme uniquement de passage, et de ses habitants ».⁴¹

Emile Temime rappelle qu'avec la déclaration de guerre en France et sa prolongation, le soutien à l'Espagne vaincue se distend :

« La défaite républicaine, prévisible depuis plusieurs mois, est acceptée par beaucoup comme un dénouement inéluctable.

L'arrivée en France des premiers réfugiés a certes suscité la compassion. La débâcle, qui pousse vers la frontière des centaines de milliers d'hommes et de femmes, ne rencontre pas toujours la solidarité escomptée. »⁴²

Il évoque les appels d'intellectuels comme Paul Valéry, Henri Bergson, Jacques Maritain ou François Mauriac qui auront des effets limités. Quant à l'appui des intellectuels de gauche, il est réel mais affaibli par la guerre en cours et les dissensions profondes dans les rangs de la gauche. Certains vont soutenir cette « centaine de milliers de républicains espagnols » qui sont sur le territoire français et entendent continuer le combat en exil. Ils trouvent dans les rangs de la résistance des Français qui partagent le même idéal qu'eux. E. Temime y associe Camus et Gabriel Audisio, après leur installation en France.⁴³

Revenons à Camus : en mars 1939, il s'est rendu à Oran pour couvrir le procès Hodent pour *Alger républicain*. Il a fait une véritable campagne de presse pour que l'affaire ne soit pas étouffée⁴⁴. Dans ses *Carnets*, pour cette période, on trouve beaucoup de notations sur Oran⁴⁵ qui préparent les œuvres à venir mais rien sur l'Espagne, sans doute parce que, comme l'a montré Raymond Gay-Crosier, dans ses *Carnets*, « Camus va constituer une sorte de champ d'essai perpétuel où se jouera le jeu complexe de la création du texte. »⁴⁶

Par ailleurs, Jacqueline Lévi-Valensi a montré combien il y a étanchéité entre les grands volets de son écriture, créatrice, intime et journalistique. Evoquant son refus de la sacralisation de l'histoire, elle écrit :

« Et le signe le plus évident de ce refus me paraît être l'absence totale de référence à l'histoire dans les écrits personnels de cette période, alors même que la multiplicité de ses activités politiques et culturelles ne permet pas de douter de leur importance à ses yeux ni de sa sincérité. »⁴⁷

Néanmoins perce ici et là la présence de l'Espagne républicaine :

« Espagne. Le type qui est au parti. Veut s'engager. Après interrogatoire, c'est pour des chagrins intimes. *On n'en veut pas.* »⁴⁸

⁴¹ - Miguel Martinez, « L'exil des Anarchistes espagnols en Algérie » compte-rendu de conférences, juin 2002, sur le site : <http://www.chez.com/ascasodurruti/Pages/debanaralger.html>

⁴² - E. Temime, « Pourquoi l'Espagne ? L'engagement des intellectuels français de 1936 à 1940 » dans *Albert Camus et l'Espagne*, op. cit., p. 74. Plus d'un roman ravive cette atmosphère peu encourageante de l'époque concernant cet « accueil ».

⁴³ - E. Temime cite J. Moulin, « Pourquoi l'Espagne ? L'engagement des intellectuels français de 1936 à 1940 » dans *Albert Camus et l'Espagne*, op. cit., p. 74.

⁴⁴ - Cf. la nouvelle *Pléiade*, Tome I, p.1379.

⁴⁵ - Cf. *Carnets II*, 1938, La nouvelle *Pléiade*, Tome II : p.875 puis p.897 à 899. P. 875, mars 1939 : « Oran – Baie de Mers-el-Kébir par-dessus le petit jardin de géraniums rouges et de freesias. Il ne fait qu'à moitié beau : nuages et soleil. Pays accordé. Il suffit d'un grand morceau de ciel et le calme revient dans les cœurs trop tendus. »

⁴⁶ - Cf. La nouvelle *Pléiade*, Tome I, p.1379.

⁴⁷ - J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*, op.cit., p. 313.

⁴⁸ - Cf. *Carnets II*, 1938, La nouvelle *Pléiade*, Tome II : p.866.

Camus arrive à Paris le 16 mars 1940. Dans les *Carnets III*, on trouve peu après cette arrivée :

« Le petit soldat espagnol au restaurant. Pas un mot de français et ce désir de chaleur humaine quand il s'adresse à moi. Paysan d'Estrémadure, combattant républicain, camp de concentration d'Argelès, engagé dans l'armée française. Quand il prononce le nom de l'Espagne, il a tout son ciel dans les yeux. Il a huit jours de permission. Il est venu à Paris qui l'a broyé en quelques heures. Sans un mot de français, s'égarant dans le métro, étranger, étranger à tout ce qui n'est pas sa terre, sa joie sera de retrouver ses amis de régiment. Et même s'il doit crever sous un ciel bas et des boues grasses, ce sera du moins côte à côte avec des hommes de son pays. »⁴⁹

André Abbou, après avoir introduit la période 1937-1939 comme celle « rude et bouillonnante d'activisme culturel », met en valeur quelques « grands dossiers » dont celui qu'il intitule « Pour l'Espagne républicaine » dont la contribution est « limitée en nombre et indirecte par les objets qu'elle traite. »⁵⁰ Il explique par le contexte international et la « paralysie » des démocraties européennes, « les réactions contenues » du jeune journaliste. Ce serait donc, pour Camus, une période d'enracinement et d'approfondissement de ses convictions, somme toute comme toute période de formation, ici accélérée à la fois par la qualité du sujet et par la guerre qui d'Espagne s'étend à toute l'Europe et au-delà.

Nous observons, avec ces années choisies, une formation et une création prises dans « l'expérience constante de la guerre » comme l'écrit Denis Salas. Celui-ci avance l'hypothèse que, de ce contexte, est née la recherche de la sortie d'une culture de la violence dont *L'Homme révolté* sera l'expression :

« La recherche d'une position équilibrée entre l'éthique de la liberté et la morale de la communauté devient possible [...] cet essai nous invite à retrouver le sens d'une morale vécue fraternellement. »⁵¹

En ce qui concerne l'Espagne républicaine, il ne fait pas de doute que Camus la porte dans son cœur et qu'elle est une pièce maîtresse de ses convictions. Mais ce n'est pas une expérience « physiquement » vécue : elle nourrit ses certitudes et son bagage symbolique et émotionnel de manière durable. Des thèmes hanteront l'œuvre théâtrale en gestation ou réalisée et on peut affirmer qu'ils sont en liaison étroite avec la guerre d'Espagne, ainsi de l'impunité du pouvoir qui a une réalisation théâtrale magistrale avec *Caligula* mais aussi avec *L'Etat de siège* en 1947 ou de la peur qui scelle les lèvres et brisent les énergies sous un totalitarisme.

On peut regretter de n'avoir pas eu « le » reportage sur l'arrivée des Républicains exilés à Alger ou Oran, on ne peut regretter que s'enregistre alors tout ce qui marquera de sa force les grands textes qui, de 1944 à 1958, feront de Camus une des mémoires actives du combat des Républicains espagnols et de ses significations contemporaines.⁵²

⁴⁹ - *Carnets III*, la nouvelle Pléiade, Tome II, p. 911.

⁵⁰ - Cf. la nouvelle Pléiade, Tome I, p.1378.

⁵¹ - Denis Salas, *La juste révolte*, éd. Michalon, Le bien commun, 2002, p. 65. Dans cette expérience constante de la guerre, il note la Seconde Guerre Mondiale, la guerre froide et la guerre d'Algérie ; mais pas la guerre d'Espagne.

⁵² - « Nos frères d'Espagne », *Combat*, 7 septembre 1944 – « L'Espagne s'éloigne... », *Combat*, 7 janvier 1945 – « Pourquoi l'Espagne ? », *Combat*, 25 novembre 1948 (articles repris dans *Actuelles*) – « Fidélité à l'Espagne », *L'Express*, 24 août 1956 et « Ce que je dois à l'Espagne », *Preuves*, 1^{er} mars 1958.

Résumé :

Cette contribution tente de cerner les faits, les écrits et les engagements du jeune Camus entre 1936 à 1939 en Algérie, à Alger et Oran plus particulièrement. Apparaît cette tension vers l'Espagne républicaine qui ne se traduit pas immédiatement dans ses textes ou ses engagements militants. Aussi dans ces traces et ces silences de la République d'Espagne, il semblait intéressant de s'attarder aussi, même si Camus n'en a pas parlé pour des raisons que l'on peut avancer, sur l'arrivée des exilés espagnols sur le port d'Oran. Le terme de « cristallisation » rend bien compte, nous semble-t-il, de l'engrangement qui s'opère alors et qui fera de Camus, durablement, une des grandes voix de la République en exil.